



CLASSIQUES
GARNIER

CHIRAT (Alexandre), « Introduction », *L'Économie intégrale de John Kenneth Galbraith (1933-1983)*, p. 17-50

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12569-3.p.0017](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12569-3.p.0017)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

INTRODUCTION

L'homme de science objectif doit reconnaître que l'Économie ne sera plus jamais tout à fait identique à ce qu'elle était avant que la trilogie de Galbraith ait été publiée.

SAMUELSON 1970, p. 199.

L'ÉNIGME GALBRAITH

Le 27 octobre 1968, John Kenneth Galbraith reçoit une lettre d'un certain James Chapman. Cet enseignant de l'université de Columbia lui fait part de son désir de « jeter par la fenêtre » le manuel d'Économie¹ rédigé par Paul Samuelson, désir causé par « un dégoût au regard de son absurdité » et « une indignation au regard de son style condescendant ». « *Le Nouvel État industriel* n'ayant pas encore réussi à abolir toute concurrence », Chapman enjoint Galbraith d'« écrire un traité d'Économie intelligible et réaliste » susceptible de battre en brèche l'hégémonie d'*Economics*. Le 5 novembre, Galbraith transfère cette lettre à son « cher Paul » pour lui signifier, non sans ironie, que ce Chapman n'a pas totalement tort – moins à propos « des mérites incontestables du *Nouvel État industriel* » que sur l'importance de « la question du style en Économie ». Il invite Samuelson à exclure « les bavardages et effets de conversation personnelle » au profit d'un « ton plus adulte », ajoutant que « leur vieil amitié et l'indispensabilité du livre pour son existence en tant qu'enseignant »

1 Pour distinguer « l'économie » en tant que réalité empirique de « l'Économie » en tant que champ du savoir, nous utilisons la majuscule dans le second cas. Afin de souligner la volonté de faire science, notamment en imitant les sciences de la nature, de la part d'une partie de la profession, nous pourrions également employer le terme « science économique ».

justifie sa suggestion. Dans sa réponse du 20 novembre, Samuelson remercie Galbraith et accepte son aide afin d'« identifier les mauvais passages dans le livre ». Mais il ajoute avoir constaté que « quand une personne n'aime pas son livre, la raison qu'il lui donne peut ne pas du tout être la raison réelle de son aversion. [...] Ce qu'il veut sans doute véritablement est un manuel de Galbraith ». Il conclut sa lettre avec humour en signalant qu'il a été « le vulgarisateur de Keynes et que, qui sait, [il gagnera] peut-être un jour une autre fortune en tant que vulgarisateur de Galbraith² ». Cet échange épistolaire n'est pas anecdotique. Il révèle l'existence de fractures majeures dans la discipline. Elles se traduisent à la fin des années soixante par un mouvement intense de contestation au sein de l'*American Economic Association* quant à l'objet, l'utilité et la manière dont on pratique et enseigne l'Économie.

Galbraith et Samuelson sont deux des économistes américains les plus célèbres de la seconde moitié du xx^e siècle. Contemporains, ils se rencontrent à Harvard à la fin des années trente, nouent des rapports amicaux et font partie, après-guerre, des économistes libéraux³ qui murmurent au chevet du parti démocrate. Contemporaines, leurs œuvres ont connu une audience immense. Pour autant, leurs trajectoires sont fort différentes. Galbraith est un économiste lambda au moment où il soutient sa thèse de doctorat (1934) tandis que Samuelson jouit déjà d'une réputation à l'échelle nationale (1940). Débuter par un regard croisé sur ces deux géants de la discipline permet de saisir immédiatement certaines spécificités de l'œuvre de Galbraith. Des années trente aux années soixante, la science économique américaine a pris un tournant formaliste notoire⁴. Samuelson est la figure de proue du recours aux mathématiques analytiques dans la construction de théories et du recours aux mathématiques descriptives, par le truchement de son manuel, dans la diffusion du savoir économique⁵. La conception de la discipline et la stratégie intellectuelle de Galbraith est entièrement différente. Il bâtit une œuvre entièrement littéraire dans l'esprit de l'économie politique

2 Toutes ces lettres sont contenues dans les JKGPP, Series 3, Box 160.

3 Dans ce travail, nous employons en français le qualificatif « libéral » et l'expression « libéralisme américain » pour désigner ce que les américains nomment alors *liberalism* et qui correspond aux idées de la gauche américaine non communiste.

4 Backhouse (2010), Fourcade (2009), Blaug (2003b), Morgan et Rutherford (1998), Ward (1972).

5 Giraud (2010, 2014, 2018), Backhouse (2017a).

du XIX^e siècle. Dans la 8^e édition d'*Economics*, Samuelson tient pourtant explicitement à rendre compte de l'importance des écrits de Galbraith (Samuelson 1970, I, 127). Une des raisons est que ceux-ci suscitent depuis quinze ans de nombreuses controverses non seulement parmi les économistes présents aux États-Unis mais aussi sur la scène intellectuelle internationale. Pour l'historien de la pensée, c'est un signe qui les rend des plus dignes d'intérêt. Ce travail a pour objectif de comprendre quelle trajectoire l'œuvre de Galbraith a connue et pour quelles raisons. Ce faisant, elle constitue un prisme inédit pour comprendre la dynamique de l'Économie au XX^e siècle.

Bien qu'il intègre certaines des thèses de Galbraith dans son manuel, Paul Samuelson n'en considère pas moins que son collègue n'a pas produit de théories économiques (Yonay 1998, 96). Quand il ne le baptise pas du nom de « prophète », Samuelson accole à Galbraith l'étiquette d'« économiste des non-économistes⁶ ». Ce constat contient une part de vérité factuelle dans la mesure où Galbraith fut sans doute, en compagnie de son meilleur ennemi Milton Friedman, l'économiste le plus lu par le grand public. Ludovic Frobert (2003) note à raison que ce jugement de Samuelson manifeste une forme de « condescendance ». Mais il importe de comprendre que le fait d'écrire pour une large audience est un choix assumé de la part de Galbraith. Contrairement à la position de Samuelson qui distingue le moment de la production du savoir de celui de sa diffusion, par le média des manuels, les deux sont consubstantiels chez Galbraith. Il est convaincu que toutes les idées économiques, même les plus complexes, peuvent et doivent être exprimées dans un langage clair plutôt qu'esotérique. C'est pour lui une condition de leur utilité sociale. Une première singularité réside donc dans son approche de l'Économie en tant que champ du savoir.

Malgré leurs conceptions radicalement différentes de leur profession, Samuelson a parfois jugé bon de mettre en avant l'œuvre de Galbraith. Dans son allocution présidentielle à l'*American Economic Association* en 1961, il tourne ses pensées vers son collègue absent, qui officie alors en tant qu'ambassadeur en Inde. S'il affirme que « les bons écrits peuvent être suspects » en Économie, Samuelson invite ses collègues à considérer *L'ère de l'opulence* comme faisant partie du « corps de l'Économie »

6 Propos de Samuelson rapporté par Parker (2005, 6).

(Samuelson 1962). Dans la préface de la huitième édition de son manuel, lequel subi « une révision exceptionnellement approfondie » en raison des fractures susmentionnées, il met en exergue les apports principaux de ce qu'il nomme la « trilogie » de Galbraith (Samuelson 1970, 12). Cette trilogie est composée d'*American Capitalism*, *The Affluent Society* et *The New Industrial State*, publiés respectivement en 1952, 1958 et 1967. Elle constitue selon nous le cœur de l'Économie intégrale de Galbraith. Or force est de constater qu'elle se situe aux antipodes de la dynamique académique de l'Économie moderne dont Samuelson, de son propre aveu, est le grand représentant (Fourcade 2009). Dans un article publié dans la revue *Esprit*, il déclare que la discipline, aux États-Unis, connaît une nouvelle uniformité en raison du déclin de « l'école dite institutionnaliste » (Samuelson 1959, 80). Galbraith s'inscrit dans le sillage de cette tradition déclinante. Il n'est donc pas étonnant que Samuelson estime qu'il n'appartienne pas à la vingtaine de personnes composant la « grande génération d'économistes » qui a « dominé » la science économique entre 1930 et 1980 (Samuelson 1988a, 319).

Galbraith est en effet un pourfendeur de cette économie *mainstream* d'après-guerre – que nous aurons l'occasion de définir au cours de notre travail⁷. *Le Nouvel État industriel* est explicitement construit à partir des « divergences » entretenues avec le manuel de son « vieil ami le professeur Paul Samuelson ». Certes Galbraith écrit à Samuelson qu' *Economics* est « de loin le meilleur livre de son temps⁸ ». Mais il le tient pour un support de « la sagesse conventionnelle » de l'Économie contemporaine. Chez Galbraith, cette expression est employée pour désigner et agglomérer un ensemble de théories – pourtant forts diverses – qui ont pour principaux défauts communs d'évacuer la question du pouvoir de l'analyse économique, de ne pas prendre en compte les transformations institutionnelles du capitalisme américain et de négliger les thématiques sociales et politiques urgentes. Il rejette trois hypothèses qui constituent le noyau dur de la théorie néoclassique : l'atomicité, la souveraineté du

7 L'expression « sagesse conventionnelle » de Galbraith renvoie à ce qu'on appellerait aujourd'hui la théorie standard ou *mainstream*. Dockès caractérise cette dernière à partir de cinq traits : elle est formalisée, spécialisée, apologétique, génère « une course à la légitimité scientifique et aux promotions académiques biaisées » et « se pense comme une science dure et, dès lors, anhistorique » (2017, 10-12).

8 Lettre du 24 octobre 1969 de Galbraith à Samuelson. JKGPP, Series 3, Box 161.

consommateur et la maximisation du profit (Galbraith 1973b, 28-29)⁹. Une seconde particularité de son œuvre est donc qu'elle est conçue comme un ensemble théorique alternatif, construit pour pallier des manques et des erreurs qu'il juge largement répandus dans la discipline.

Dans cette perspective et relativement à son contexte de parution, l'œuvre de Galbraith apparaît comme une tentative singulière visant à proposer une analyse macroscopique des phénomènes économiques et sociaux. Par l'usage de l'expression « analyse macroscopique », nous désignons le fait de fournir un ensemble de schémas explicatifs unifiés et cohérents qui prennent en compte l'ensemble des organisations économiques ainsi que leurs interactions avec les institutions et le complexe culturel qui forment leur environnement¹⁰. Pour le dire autrement, la tentative de Galbraith consiste à placer la dynamique des processus économiques au centre d'un modèle d'ensemble de la société industrielle. Ce faisant, il contribue à briser les frontières internes à la science économique au moment même où celles-ci se renforcent sous l'effet de la spécialisation académique croissante et de la multiplication corollaire des agendas de recherche. Mais il ouvre également au dialogue avec d'autres sciences sociales telles que la science politique, la sociologie et la gestion. Cette volonté de Galbraith de fournir des modèles macroscopiques du fonctionnement économique d'une société est un troisième singularité de son œuvre. Elle constitue ce que nous appellerons désormais son projet d'« Économie intégrale » – expression qu'il avait envisagé comme titre pour *Le Nouvel État industriel*¹¹. Cette recherche se donne pour objectif

9 Galbraith considère que la théorie néoclassique débute avec l'intégration du marginalisme dans la théorie classique. À noter que son emploi du terme « néoclassique » est relativement lâche – comme chez la majorité des commentateurs (Lawson 2013).

10 Par organisations économiques et sociales, nous entendons les regroupements d'individus au sein des entreprises, des administrations publiques, des syndicats. Par institutions, nous entendons les institutions dites cognitives (les habitudes de pensées, les normes sociales, les conventions qui structurent les comportements individuelles et les interactions sociales) mais aussi les institutions politiques et juridiques (les lois) et les institutions technologiques (en tant que l'état des arts technologique institue certains types de comportement). Par complexe culturel, nous renvoyons aux croyances et idéologies dominantes au sein d'une société donnée. Ces définitions ne rendent pas justice à la multitude de travaux, provenant de divers cadres théoriques, visant à affiner ces concepts, en particulier celui d'institution. Mais leur caractère généraliste les rend opératoires pour traiter de l'œuvre de Galbraith, et nous les précisons lorsque cela est nécessaire.

11 Lettre de Galbraith à Hamish Hamilton du 28 Septembre 1965, reproduite dans Holt (2017, 315-316).

d'appréhender la genèse, les modalités de construction et la réception de cette Économie intégrale.

Trois hypothèses guident notre reconstruction du projet de Galbraith. Premièrement, entreprise, en tant qu'objet scientifique, est au cœur de ses schémas explicatifs. Paul Samuelson ne se trompe donc pas lorsqu'il affirme que Galbraith considère les grandes sociétés comme « les unités stratégiques de notre époque » (Samuelson 1970, I, p. 126 & II, p. 192-197). Deuxièmement, Galbraith affirme la nécessité de recourir au concept de pouvoir dans l'analyse économique – un concept aussi présent qu'évanescant dans le domaine des sciences sociales. Troisièmement, son Économie intégrale est enracinée dans la tradition de l'institutionnalisme historique américain. Il s'agit d'un courant fondateur de la naissance de l'Économie aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. L'entre-deux-guerres est considéré comme une période marquée par un fort pluralisme, au sens où l'Économie américaine se caractérise par la variété des approches mises en œuvre (Rutherford 2011, Rutherford et Morgan 1998). Les historiens de la pensée s'accordent généralement pour dire qu'il existe alors un continuum entre ces théories institutionnalistes et les théories dites « néoclassiques » – terme forgé par Thorstein Veblen (1900) afin de désigner les théories auxquelles il s'oppose (Aspromourgos 1986, Lawson 2013). Lorsqu'il arrive aux États-Unis vers la fin des années vingt, Gunnar Myrdal affirme même que l'institutionnalisme historique américain représente « le vent du futur » (Myrdal 1972, 457). À partir des années quarante, ce mouvement connaît toutefois un déclin progressif face aux développements de l'Économie alors considérée comme moderne, en particulier celle incarnée par Samuelson au sein du département d'Économie du *Massachusetts Institute of Technology*. Au pluralisme succède une prétention à la hiérarchie des connaissances et des méthodes. L'institutionnalisme devient synonyme de « dissidence » non plus uniquement d'un point de vue théorique mais également d'un point de vue institutionnel. Or ce thème de la dissidence est une clé de compréhension de l'énigme Galbraith, énigme qui transparaît dans l'ambivalence des divers jugements émis par Paul Samuelson à son égard.

Galbraith apparaît, au regard de sa volonté de fonder une économie politique alternative, comme un dissident théorique. Les éditions du Seuil ont d'ailleurs choisi le titre d'*Économie hétérodoxe* (2007) pour un recueil de traductions de ses ouvrages. Pour autant, l'impression qui fait

de lui « un pur outsider de la corporation des économistes » doit « être nuancée » (Frobert 2003, 13). Après une thèse obtenue à l'Université de Berkeley, il a bénéficié de soutiens lui permettant de rejoindre un des départements d'Économie les plus prestigieux, celui de l'université de Harvard. Au cours de sa carrière, il a su obtenir des financements de la part de grandes institutions privées telles que la Carnegie Corporation. Il a participé aux activités d'une organisation internationale, le *Congress for Cultural Freedom*, réunissant des intellectuels occidentaux parmi les plus influents de l'après-guerre. Aussi avons-nous là une quatrième singularité de la trajectoire de Galbraith, à savoir qu'il n'a jamais été marginalisé comme ont pu l'être d'autres économistes institutionnalistes historiques. Sa volonté de traiter, par le truchement de l'analyse économique, des problématiques politiques et sociales d'actualité explique pour partie son importance dans le champ. Dans l'entrée du *New Palgrave*, l'économiste Lester Thurow résume parfaitement cette caractéristique de Galbraith. Il a été « un économiste en dehors du *mainstream* de la pensée économique » bien qu'il fût toujours « dans le *mainstream* des événements économiques » (Thurow 2008, 114). Le fait qu'il ait choisit d'écrire des livres pour le grand public plutôt que des articles dans des revues scientifiques professionnelles explique sa renommée intellectuelle. Samuelson dira à ce sujet que l'on « se souviendra et on lira Ken Galbraith, à l'instar de Thorstein Veblen, quand la plupart d'entre nous les lauréats du Prix Nobel seront enfouis dans des notes de bas de page en bas de bibliothèques poussiéreuses¹² ». En revanche, il estime que cette stratégie consistant à court-circuiter les canaux de diffusion académiques traditionnels a été nuisible à la diffusion des idées de Galbraith auprès des économistes professionnels¹³. Au terme de nos recherches, nous n'en sommes aucunement convaincus. Car en choisissant d'écrire pour « le profane » Galbraith désirait ne « pas être ignoré par l'économiste » (Sharpe 1974, 28).

12 Propos de Samuelson cité par Stanfield (1996, 1).

13 Galbraith raisonne explicitement en termes de « tactique » de « court-circuit » (Galbraith 1970, 91).

L'ÉCONOMIE INTÉGRALE COMME STRATÉGIE ALTERNATIVE DE MODÉLISATION

Par l'expression d'Économie intégrale, nous désignons la volonté de Galbraith de fournir des modèles macroscopiques du fonctionnement économique du capitalisme américain qui soit une alternative théorique d'ensemble à l'analyse économique conventionnelle. Notre choix de ce terme pour désigner le projet théorique de Galbraith entre les années cinquante et soixante-dix a été motivé par l'importance que revêt le qualificatif « intégral ». Son projet repose en réalité sur trois processus d'intégration. Comme nous venons de le décrire, le premier est un processus d'intégration des audiences. À partir d'un même support de diffusion, l'ouvrage plutôt que l'article scientifique, Galbraith s'adresse au grand public en même temps qu'à ses pairs économistes. Ses œuvres ont de surcroît suscité l'intérêt de chercheurs des diverses sciences sociales mais aussi l'intérêt des acteurs économiques et politiques.

Le deuxième processus d'intégration relève d'une intégration substantive. Galbraith intègre dans ses schémas explicatifs des phénomènes, tels que la formation des préférences, considérés par nombre d'économistes comme hors des frontières traditionnelles, voire légitimes, de la science économique. Mais il le fait toujours afin de rendre compte des comportements des organisations et de leurs conséquences sur la régulation du système économique et de la société dans son ensemble. En ce sens, son projet d'intégration substantive désigne sa volonté de prendre en compte l'intégralité des rapports entretenus entre les organisations économiques et leur « environnement naturel et social » (Polanyi 1957, 53). Il ne faut pas confondre ce projet avec celui développée à la même époque par Gary Becker (Fleury 2009). Becker étend l'analyse coût-bénéfice qui caractérise la théorie du choix rationnel à de multiples domaines de la vie en société. L'extension de l'Économie « hors de ses frontières » repose dans ce cas sur une intégration formelle¹⁴. C'est pourquoi elle est au centre des débats relatifs

14 Notre distinction entre « intégration formelle » et « intégration substantive » se fonde sur la différence fameuse entre la définition formelle de l'économie de Lionel Robbins (1932) et la définition substantive de Karl Polanyi (1957).

à l'impérialisme de la science économique et de ses méthodes au sein des sciences sociales.

Enfin, le troisième processus d'intégration relève de l'intégration théorique. Pour mener à bien son intégration substantive, Galbraith assume d'emprunter, de se réapproprier et de composer à partir d'une multitude de théories et d'analyses développées par des économistes appartenant à des sous-champ éminemment divers de la discipline. Ce faisant, son Économie intégrale s'efforce par exemple de construire des ponts entre la microéconomie et la macroéconomie. Le jeune Galbraith, celui de l'entre-deux-guerres, a très tôt été mû par l'ambition de combiner les apports de ce qu'il considère être les trois révolutions des années trente dans la discipline. Il s'agit des apports de Berle et Means (1932), de Chamberlin (1933) et de Keynes (1936). Il n'hésite pas non plus à emprunter à des auteurs avec lesquels il est en désaccord épistémologiquement, tel l'économiste néoclassique Théodore Schultz, ou en désaccord théoriquement, tel l'économiste radical Paul Sweezy. Alors même qu'il déplore nombre des conséquences de la spécialisation disciplinaire, préférant proposer une pensée de système, il revendique de s'appuyer sur les productions spécialisées de ses confrères. Ce processus d'intégration théorique caractérisant la construction de l'Économie intégrale de Galbraith en fait un prisme fécond pour comprendre la dynamique de l'Économie américaine.

Pour l'historien de la pensée économique, les choix épistémologiques fournissent régulièrement une variable d'analyse pertinente. Nous pensons qu'ils permettent de comprendre une grande part de l'énigme Galbraith. Mais avant d'entrer plus en avant dans notre étude, des précisions d'ordre conceptuel s'imposent. Elles concernent l'emploi que nous ferons, dans ce travail, des termes « théorie », « modèle » et « schéma explicatif ». Ces derniers n'ont aucune acception stabilisée dans la discipline. Nous leur accordons un sens qui reflète les usages les plus courants qu'en font les économistes. Par théorie, nous désignons une « collection d'idées ou d'hypothèses mises en avant pour expliquer certains faits ou phénomènes » (Rodrik 2015, 103). Une théorie est toujours relative à un objet circonscrit. Les explications proposées par une théorie peuvent en revanche reposer sur différents types d'inférence (déduction, induction et abduction). Le terme « théorie » est parfois employé au singulier. Dans ce cas, on suggère implicitement qu'il existe un certain degré de consensus

pour expliquer un phénomène. Aussi des économistes mentionnent-ils « la théorie des prix » ou « la théorie du choix rationnel ». Mais le terme est parfois employé au pluriel. Cela témoigne du fait qu'une théorie subit toujours la concurrence d'autres théories pour expliquer un même phénomène¹⁵. Comme nous le verrons, on distingue de nombreuses théories de l'entreprise : néoclassique, managériale, institutionnaliste historique, contractualiste, transactionnaliste.

Le terme de « modèle » appelle également des précisions. Il se répand massivement dans la discipline au cours de l'après-guerre. Pour Heilbroner (1970b, 85), ce recours croissant au terme est un révélateur de la volonté de faire science de la part d'économistes désireux d'imiter les sciences physiques. Dans les années cinquante, Herbert Simon affirmait que les termes de théorie et modèle sont synonymes, le second étant simplement employé afin de désigner des théories exprimées en langage mathématiques¹⁶. Dans son récent livre *The World in the model*, Mary Morgan explique que le fait de raisonner à partir de modèles en Économie s'est effectivement développé conjointement aux recours aux mathématiques et à la statistique. Mais contrairement à Simon, elle oppose fermement les analyses verbales au fait de raisonner à l'aide des mathématiques. Elle fait de ce dernier outil un critère discriminant afin de parler de modèles. Or, comme elle caractérise en même temps « l'Économie moderne » par le recours aux modèles, lesquels sont nécessairement fondés mathématiquement au regard de sa définition, un auteur comme Galbraith, puisque n'ayant pas produit de tels modèles mathématiques, n'appartiendrait pas à ce champ disciplinaire (Morgan 2012, 2-5, 17-19, 96, 154). Cette vision est aberrante pour l'historien de la pensée économique¹⁷. Elle ne permet pas de rendre compte de la pluralité épistémologique et thématique qui caractérise la discipline au XX^e siècle. L'opposition entre

15 On peut voir des théories visant à expliquer un même phénomène comme concurrentes, mais elles s'avèrent bien souvent complémentaires au regard de la complexité du phénomène à expliquer.

16 Voir Simon (1954) et Simon et Newell (1956).

17 On trouve dans son livre un exemple des implications de sa conception restrictive du terme de modèle conjugué à sa définition restrictive de la discipline. Ne pouvant le qualifier d'économiste, Morgan est forcée de présenter John Maurice Clark comme un « *social scientist* ». Les définitions de l'Économie et du terme modèle données par Morgan contribuent à exclure *a priori* les approches dites hétérodoxes du champ disciplinaire. À ce sujet, Tony Lawson souligne que c'est uniquement l'économie mainstream moderne qui se définit par le recours à la modélisation mathématique (2013).

l'Économie incarnée par un Samuelson et celle incarnée par Galbraith n'est en aucun cas réductible à une opposition entre une science économique qui serait fondée sur des modèles et un savoir verbal nébuleux.

La définition de Mary Morgan comporte en revanche un intérêt. Elle permet de mettre en lumière la différence de nature entre différents types de modélisation. Mieux cerner les enjeux gravitant autour de la notion de modèle permet en effet de comprendre pourquoi Galbraith appartient au champ de l'Économie moderne tout en proposant une stratégie de modélisation alternative. Par modèle, au sens générique du terme, nous désignons dans ce travail le processus d'abstraction visant à créer un « monde imaginaire » dont les caractéristiques doivent permettre de nous aider à mieux comprendre tout ou partie du monde réel. Sur ce point, nous nous inscrivons dans les pas de Morgan (2012), laquelle souligne à raison qu'il importe de ne pas confondre le monde du modèle (monde imaginaire) et le monde représenté par le modèle (monde réel). C'est la complexité du monde réel qui impose de procéder au processus de simplification et d'abstraction qu'est la modélisation. Toute simplification implique des choix, et les éléments retenus et exclus au cours de ce processus sont donc autant d'objets potentiels de controverse. Ce processus ne requiert aucunement le recours aux mathématiques. C'est toutefois ce langage qui s'est, au cours de l'après-guerre, largement répandu dans la discipline.

Traditionnellement, les économistes mentionnent volontiers les modèles de concurrence pure et parfaite, les modèles d'équilibre général ou encore les modèles macroéconomiques et économétriques. Il est essentiel de comprendre que la notion de modèle n'est pas sans rapport avec le concept susmentionné de théorie. Un modèle peut être construit à partir d'une ou plusieurs théories. Par exemple, le modèle contenu dans *Le Capitalisme américain* de Galbraith repose sur l'intégration d'une théorie de l'entreprise, d'une théorie des syndicats et d'une théorie de l'État. Les acceptions que nous donnons dans cet ouvrage aux deux termes et la vision de leur rapport sont finalement celles énoncées par l'un des contemporains de Galbraith l'ayant fortement influencé, à savoir Joseph Schumpeter. Dans son allocution présidentielle au congrès annuel de l'*American Economic Association* de Cleveland en 1948, il expliquait que la « construction de modèle » désigne « l'analyse scientifique qui opère sur les matériaux présentés par la vision », la vision étant définie

comme « la perception préscientifique » du réel. Il précisait alors que le travail de modélisation résidait dans les allers-et-retours « perpétuels » entre les théories d'une part et les connaissances empiriques d'autre part (Schumpeter 1949a, 350).

En Économie, les qualités attribuées à un modèle, au sens générique, dérivent généralement de sa parcimonie, de sa clarté et de sa cohérence. La cohérence comporte deux dimensions. Premièrement, il importe que le monde imaginaire construit soit cohérent ou logique d'un point de vue interne. Schématiquement, c'est une incohérence interne du modèle d'Alfred Marshall que pointe Piero Sraffa lorsqu'il étudie la contradiction entre la possibilité de rendements croissants et l'hypothèse de coûts marginaux décroissants¹⁸. Deuxièmement, il importe que le monde imaginaire construit soit cohérent ou conforme d'un point de vue externe, c'est-à-dire au regard du fonctionnement du monde réel, et par conséquent de notre connaissance empirique. On peut ainsi reprocher au modèle de Marshall de reposer sur une théorie de la firme qui ne correspond plus à la réalité des entreprises. Garantir la cohérence interne requiert des « règles formelles » d'utilisation du modèle, qui sont souvent des contraintes imposées par la forme qu'il revêt. Garantir la cohérence externe requiert des « règles économiques » d'utilisation, qu'on pourrait appeler substantielles, et qui sont les contraintes imposées par « le sujet économique représenté dans le modèle » (Morgan 2012, 26-30). Cette distinction est importante car elle va nous permettre, au fil de notre exposé, d'appréhender au mieux la nature et les enjeux des diverses controverses suscitées par les schémas explicatifs de Galbraith.

Afin d'obtenir dès à présent un meilleur aperçu de ce qui oppose, épistémologiquement, l'Économie intégrale de Galbraith à l'Économie *mainstream* de son époque, il importe de revenir sur trois critères permettant de distinguer différents types de modèles. Un premier critère porte sur *la forme du modèle*. Il permet de discriminer entre des modèles mathématiquement fondés et des modèles verbaux. Pour distinguer ces derniers, nous avons fait le choix de les nommer « schémas explicatifs » [*pattern models*] (Harrison et Wilber 1979). Dans *Economics Rules*, Dani Rodrik rappelle que les modèles mathématiques sont aujourd'hui source de prestige dans la discipline. Leur principal avantage sur un schéma

18 Pour un exposé détaillé de la critique de Sraffa, voir Keen (2014, 219-250).

explicatif serait leur clarté et leur logique interne. À ses yeux, le travail d'un Kenneth Arrow, contrairement à celui d'un Marx ou d'un Keynes, n'a pour cette raison pas fait « couler d'encre » (Rodrik 2015, 31). Nous n'aurions pas pu choisir plus mauvais exemple. Ce n'est pas parce que *Social Choice and Collective Value* (1951a) repose sur un processus d'axiomatisation qu'il n'a pas donné lieu à d'innombrables conflits d'interprétation. L'opposition entre un modèle et un schéma explicatif ne peut donc être surestimée pour deux raisons. Premièrement, la logique n'est pas le propre des raisonnements mathématiques. Deuxièmement, un modèle mathématique s'accompagne toujours d'un récit qui lui donne substance (Morgan 2001).

Un deuxième critère porte sur *la logique dominante du modèle*. Elle peut être une logique formelle ou une logique substantielle. Cet enjeu est inhérent au processus de modélisation, qui génère la coexistence des mondes imaginaires créés par les économistes et du monde réel. En synthétisant à dessein, on peut dire que Galbraith reproche à nombre d'économistes la primauté d'importance qu'ils accordent à la cohérence interne de leurs mondes imaginaires plutôt qu'à la concordance entre ces mondes et la réalité (Dunn et Mearman 2006). Il leur reproche de privilégier l'enquête au sein des modèles plutôt que l'enquête à l'aide des modèles. Il leur reproche leur soumission aux règles formelles d'utilisation des modèles plutôt qu'aux règles économiques. Ces règles formelles font primer l'obtention de solutions analytiques et de résultats pertinents du point de vue de la théorie sur l'obtention de résultats pertinents pour appréhender la réalité. Aux yeux de beaucoup, l'usage d'outils mathématiques en Économie crée un biais en faveur de la logique formelle au détriment de la logique substantielle. Pour paraphraser Morgan et Rutherford, certaines « énigmes formelles » sont « créées » par l'utilisation même « des représentations mathématiques » (1998, 20)¹⁹. On crée ainsi dans le monde imaginaire des concepts ou phénomènes qui n'ont pas de contrepartie dans la réalité. C'est ce que Simon et Newell (1956) nomment « l'erreur de commission ». Mais on peut aussi négliger dans le monde imaginaire des phénomènes qui existent dans le monde réel, ce que Simon et Newell nomment « l'erreur d'omission ». Nous

19 Pour une illustration, portant sur les écrits de Solow et Stiglitz et leur traitement de la problématique des ressources naturelles, de ce biais et de ses conséquences, voir l'analyse critique de Couix (2019).

aurons l'occasion de constater que l'opposition de Galbraith à nombre de ses contemporains porte sur ce qu'il juge être l'incapacité de leurs modèles à rendre compte de certains phénomènes du monde réel, tel que le contrôle qu'exerce la grande entreprise sur ses prix, le niveau de la demande et divers autres aspects de son environnement. Ces deux erreurs ne sont cependant pas propres aux économistes recourant à des modèles mathématiques et faisant primer les règles formelles. Nombre de commentateurs reprochent à Galbraith des simplifications abusives. Les schémas explicatifs faisant primer la logique substantielle n'ont donc pas le monopole de la réalité et sont potentiellement victimes des mêmes erreurs que les modèles mathématiques – pour la simple et bonne raison que l'on se trouve dans les deux cas en présence d'un nécessaire processus d'abstraction (Lawson 2013, 956).

Enfin, le troisième critère permettant de bien distinguer l'Économie intégrale de Galbraith est relatif à *la portée du modèle*. Il permet de distinguer les petits modèles des grands modèles relativement à l'étendue de ce qu'ils entendent expliquer. Du fait de sa volonté de proposer des schémas explicatifs rendant compte de l'ensemble du système économique (intégration substantive) en combinant plusieurs théories (intégration théorique), Galbraith propose progressivement des modèles du fonctionnement de l'ensemble du système économique. Le monde ainsi créé n'est rien moins que le concept idéal-typique de « société industrielle », auquel correspondent plus ou moins les sociétés développées. Sur une rhétorique en termes de réalisme, Robert Solow reproche à Galbraith de simplifier la réalité à l'excès pour parvenir à un modèle d'une telle ampleur substantive. À ses yeux, les économistes doivent se contenter de bâtir des modèles de petite portée, certes incomplets mais potentiellement plus proches de la réalité (Solow 1967a). Nous aurons l'occasion de constater qu'à la question proprement épistémologique de ce qu'est un modèle, et de ce que devrait être sa portée, se superpose alors la question des frontières de l'Économie.

La forme, la logique et la portée d'un modèle sont trois critères permettant d'aboutir à une première caractérisation du projet d'Économie intégrale de Galbraith. Il s'agit d'une tentative visant à produire, via une combinaison de théories alternatives, des schémas explicatifs de grande portée faisant primer une logique substantielle. En tant que telle, l'Économie intégrale de Galbraith constitue une stratégie singulière

de modélisation qui permet de comprendre l'énigme de sa trajectoire intellectuelle. Elle implique en outre un rapport à l'empirie fort différent des canons contemporains de la discipline. Les schémas explicatifs de Galbraith ne sont pas des théories directement testables empiriquement, par le recours à des modèles économétriques, des expériences ou des simulations. Le rapport à l'empirie de Galbraith n'est pas celui consistant à « tester » ou « valider » empiriquement une théorie. Les connaissances empiriques qualitatives et quantitatives qu'il mobilise dans ses œuvres, généralement produits par des confrères, sont des points de départ de ses schémas explicatifs en même temps que des faits dont il convient de rendre raison. Comme l'ensemble des participants de l'institutionnalisme historique américain, la pensée de Galbraith est abductive (Mirowski 1987, 1012).

Le choix d'étudier l'œuvre de Galbraith au prisme de son projet d'Économie intégrale singularise notre démarche en tant qu'historien de la pensée. La littérature secondaire traitant de l'œuvre de Galbraith est relativement conséquente. Depuis le début du siècle, cinq travaux de recherche notoires ont été effectués²⁰. Richard Parker (2005) a publié une biographie monumentale. Confrontant la vie de Galbraith à l'histoire économique et politique étatsunienne, elle constitue, conjuguée aux mémoires de Galbraith, un outil précieux de contextualisation. Dans une démarche à l'opposé de celle de Parker, Stephen Dunn (2011) a proposé une reconstruction rationnelle et thématique de la pensée de Galbraith qui se double d'une tentative d'actualisation et de réhabilitation. Notre travail s'inscrit au carrefour de ces deux études en tant qu'il combine leur approche historique et analytique. Nous poursuivons à cet égard les recherches débutées par Ludovic Frobert dans son *John Kenneth Galbraith : la maîtrise sociale de l'économie* (2003). Le quatrième ouvrage important est la thèse de doctorat de Stéphanie Laguërodie (2007). Elle s'est attachée à montrer comment Galbraith a été « un libre interprète du keynésianisme » aux États-Unis, entretenant des controverses avec des collègues libéraux représentants de la synthèse néoclassique tels que Walter Heller, Paul Samuelson, Robert Solow ou James Tobin. Enfin, il convient d'ajouter la publication par Richard Holt d'une partie de la

20 Il importe de mentionner aussi les livres de Mattson (2004) et Waligorski (2006), lesquels s'intéressent à l'importance de Galbraith au sein du courant libéral américain et sa conception de la politique.

correspondance de Galbraith (Holt 2017). Ce livre constitue une mine d'informations nouvelles pour étudier la construction de sa pensée. Nous ne sommes toutefois pas guidés par les mêmes hypothèses de recherche que Holt, Laguérodié et Parker. Leurs travaux, parce qu'ils s'intéressent essentiellement aux politiques économiques, inscrivent d'abord et avant tout Galbraith dans les débats autour du keynésianisme. Ce faisant, ils ne permettent pas de rendre compte de l'existence d'un projet théorique alternatif d'ampleur. C'est pour cette raison que nous avons effectué une nouvelle consultation des archives personnelles de Galbraith²¹. Un ensemble de documents attestent que la production de cette Économie intégrale a été le moteur intellectuel de Galbraith à partir des années cinquante.

UN ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA PENSÉE ÉCONOMIQUE AMÉRICAINE AU XX^e SIÈCLE

Comme ce travail consiste à étudier la genèse et les modalités de construction de l'Économie intégrale de John Kenneth Galbraith, soit la tentative de construire un schéma explicatif unifié qui intègre une multitude d'analyses, il offre la possibilité de poser un regard inédit sur l'histoire de la pensée économique américaine. Toute histoire de la pensée économique est nécessairement partielle, en ce sens où elle se fait par le truchement d'un prisme de lecture. On peut par exemple l'écrire en se concentrant sur les fluctuations économiques, comme l'illustre *Le Capitalisme et ses rythmes* de Pierre Dockès (2017, 2019). On peut encore l'écrire en se concentrant sur la formation d'un courant de pensée ou de ses caractéristiques épistémologiques, comme l'illustrent respectivement *The institutionalist movement in America* de Malcolm Rutherford (2011) et *L'institutionnalisme historique* de Cyril Hédoïn (2013). On peut aussi l'écrire en étudiant une volonté spécifique. Ainsi Roger Backhouse

21 La thèse de Laguérodié selon laquelle Galbraith est un keynésien singulier, notamment du fait de l'influence de l'institutionnalisme sur sa pensée, n'est pas contraire à notre interprétation de l'œuvre de Galbraith. Dans notre perspective, sa rencontre avec le keynésianisme, qu'elle a étudié en détail, est une étape, certes importante mais parmi bien d'autres, de la construction de son Économie intégrale.

(2010) rend-il compte, dans *The puzzle of modern Economics*, de la volonté de faire des économistes de « faire science ». Le prisme de l'Économie intégrale de Galbraith consiste à jeter un regard sur l'histoire de la pensée économique américaine à l'aune du projet intellectuel d'un seul auteur. Il peut donc paraître éminemment restrictif. Mais pour cinq raisons au moins, ce projet nous a semblé particulièrement fécond pour traiter de questions fondamentales au sujet de la dynamique de l'histoire de la pensée économique américaine au xx^e siècle.

Premièrement, le projet de Galbraith se pense comme un projet alternatif de modélisation. En tant que tel, son étude et l'évaluation de sa nature alternative requièrent d'établir des comparaisons avec les travaux des économistes qui lui sont contemporains. Or ces dernières fournissent la matière de toute histoire de la pensée. Deuxièmement, ce projet s'inscrit en même temps qu'il se comprend dans le cadre de la lutte séculaire opposant les participants de l'institutionnalisme historique américain et les représentants de l'Économie néoclassique (Yonay 1998). Nous proposons donc un regard singulier sur la dynamique de cette lutte. Or, troisièmement, cette dernière se comprend nécessairement à l'aune de la question du pluralisme de la discipline. À cet égard, on estime que le pluralisme est caractéristique de la période de l'entre-deux-guerres aux États-Unis. Il est défini par Morgan et Rutherford (1998) comme l'existence de « variété » dans les approches de l'Économie. Nous aurons l'occasion de montrer que toute l'œuvre de Galbraith est représentative de ce pluralisme de l'entre-deux-guerres. On considère traditionnellement que la période de l'après-guerre aux années soixante, au cours de laquelle Galbraith produit sa trilogie, est marquée par la domination graduelle de la synthèse néoclassique. L'étude détaillée de la trajectoire de Galbraith permet toutefois de constater que des formes de pluralisme demeurent.

Au niveau théorique, il combine en effet les apports de ce qu'il considère être les trois révolutions des années trente : les travaux de Berle et Means (1932), Chamberlin (1933) et Keynes (1936). Son projet repose plus généralement sur la synthèse, la réappropriation et la combinaison de théories construites par des économistes travaillant dans des cadres épistémologiques fort divers. Notre travail d'archive permet par exemple de montrer que les échanges intellectuels entretenus avec des auteurs, pour n'en citer que quelques-uns, aussi divers que

William Baumol, Adolf Berle, Kenneth Boulding, Theodore Schultz et Paul Sweezy, ont été une condition de production de son Économie intégrale. Quatrièmement, les schémas explicatifs de grande portée qu'il construit requièrent l'existence de travaux, théoriques et empiriques, plus spécialisés. Le prisme de l'Économie intégrale de Galbraith permet donc de montrer que la spécialisation croissante de la discipline après-guerre a engendré une division du travail entre économistes. Elle est parfois source des conflits au sujet de la définition des frontières et des méthodes propres de l'Économie, lesquelles ne sont aucunement stabilisées au cours du xx^e siècle. Mais elle génère également des formes de solidarités entre les divers types de travaux. Cinquièmement, c'est la nature même du projet de Galbraith, un processus graduel d'intégration substantive à partir d'une révision de la théorie de l'entreprise, qui nous autorise à considérer ce travail comme un essai sur l'histoire de la pensée économique américaine. Il implique d'examiner en détails les questions dont traite une multitude de sous-champs disciplinaires : microéconomie, macroéconomie, Économie de l'agriculture, organisation industrielle, Économie internationale, Économie du bien-être, histoire économique, etc.

Parce qu'il étudie la genèse et les modalités de construction de l'Économie intégrale de Galbraith, ce travail permet également de prendre du recul sur une question qui déchaîne les passions, génère des controverses et engendre des transformations institutionnelles de l'Économie en tant que champ disciplinaire. Il s'agit de la question de l'hétérodoxie, laquelle est indissociable de celle du pluralisme. Eu égard à la nature de son projet intellectuel, on comprend que les éditions du Seuil aient choisi le titre *Économie hétérodoxe* pour le recueil de textes de Galbraith qu'elles ont publié en 2007. Toutefois, nous ne recourons à ce qualificatif qu'avec précaution et précision. Premièrement, il va de soi que ce qui est hétérodoxe à un moment donné de l'histoire ne l'est pas nécessairement à un autre. Se concentrer sur la trajectoire d'un auteur comme Galbraith permet d'éviter des catégorisations rigides *a priori* eu égard aux rapports de domination dans le champ. Deuxièmement, nous défendons l'idée que pour comprendre le projet de Galbraith et ses implications, mais cette thèse est selon nous valable pour toute étude sur l'histoire de la pensée économique, il est nécessaire de distinguer au moins quatre dimensions de l'hétérodoxie.

1) L'hétérodoxie institutionnelle : elle a trait aux rapports sociaux de domination dans le champ universitaire. Elle concerne le prestige des méthodes et des thèmes de recherches, la capacité à obtenir des postes et des financements, la faculté à publier dans des revues scientifiques, l'insertion dans des réseaux et groupes de recherches. Comme nous allons le constater, Galbraith, contrairement à nombre d'institutionnalistes et de radicaux, n'a pas souffert d'une marginalisation institutionnelle. Mais c'est aussi parce qu'il a su court-circuiter certaines conventions du champ.

2) L'hétérodoxie épistémologique : elle a trait aux choix de modélisations opérés par les économistes. De ce point de vue, l'Économie intégrale de Galbraith apparaît clairement comme hétérodoxe. Il propose une analyse holiste, systémique et évolutionnaire – car historique – du capitalisme américain. Mais ce projet est en même temps un produit du pluralisme de l'entre-deux-guerres, de telle sorte que son hétérodoxie épistémologique ne se comprend qu'au regard du mouvement de renforcement progressif de la mathématisation et de la spécialisation de la discipline au cours de l'après-guerre.

3) L'hétérodoxie théorique : elle a trait aux contenus des analyses thématiques. La théorie de l'allocation des ressources de Galbraith, qui substitue à l'hypothèse de souveraineté du consommateur celle de souveraineté du producteur, est par exemple éminemment hétérodoxe. Mais si l'on traite de la théorie de l'entreprise qui la fonde, les « blocs » sur lesquels cette dernière est construite sont « par bien des aspects très orthodoxes » (Backhouse 2010, 157). Galbraith emprunte par exemple aux théories managériales de Baumol (1959, 1962) et Marris (1963, 1964), lesquels raisonnent à l'aide de modèles traditionnels de maximisation sous contrainte. L'hétérodoxie théorique globale du projet de Galbraith ne doit donc pas masquer, là encore, les réquisits pluralistes qui président à sa construction.

4) L'hétérodoxie politique : elle a trait aux préconisations de politiques publiques que les économistes dérivent de leurs modèles et de leurs visions. Il est difficile de qualifier une bonne fois pour toute une préconisation de politique publique d'orthodoxe ou hétérodoxe, dans la mesure où ce jugement dépend non seulement des rapports de forces internes au champ académique mais également des rapports de force politique du moment. En la matière, Galbraith résiste, là encore, à toute classification simpliste, notamment en raison de son usage équivoque du concept d'intérêt général.

L'intérêt de l'Économie intégrale de Galbraith afin d'analyser la dynamique de l'économie américaine au xx^e siècle s'explique enfin par l'importance de ses œuvres dans le champ. Retracer la genèse de cette Économie intégrale, c'est rechercher les œuvres qui nourrissent la pensée Galbraith. Elles sont nombreuses. Cela pourrait conduire à relativiser l'originalité et l'importance de son travail. Mais c'est précisément le contraire. La dimension syncrétique de son œuvre, la manière dont il parvient à unifier des travaux réalisés par des économistes les plus divers, est constitutive de sa singularité. Il est devenu un grand nom de l'Économie parce qu'il est parvenu à produire des schémas explicatifs relativement cohérents d'un point de vue interne tout en étant de grande portée. En contemporain, Paul Samuelson l'avait saisi, écrivant à son propos que « les hommes qui laissent leur empreinte dans l'histoire de la pensée et des idées ne sont pas ceux qui sont les premiers à rencontrer un nouveau concept, mais ceux qui en synthétisent les différentes acceptions, qui les condensent et qui en deviennent les hérauts » (Samuelson 1970, II, 196). Or c'est à l'époque où il publie sa trilogie – cœur de son Économie intégrale – que les œuvres de Galbraith sont les plus discutées dans le monde académique. Nous apportons une multitude de preuves qualitatives à l'appui de cette affirmation. Mais une approche bibliométrique simple permet dès à présent d'en offrir un aperçu, à partir d'une représentation visuelle de l'évolution quantitative de la réception de son œuvre au cours de sa carrière²².

Dans *The Nobel Factor*, Offer et Söderberg ont mobilisé l'approche bibliométrique pour soutenir la thèse selon laquelle un certain nombre d'auteurs, parmi lesquels Joan Robinson et John Kenneth Galbraith, n'ont pas été récipiendaires du « Prix Nobel » d'Économie pour des raisons essentiellement idéologiques (2016, 136-142). Le graphique ci-dessous rend compte de l'évolution du nombre de travaux citant les écrits de Galbraith dans l'ensemble des sources recensées dans la base de données *JSTOR*. Le nombre de revues a explosé après-guerre. L'indice Arrow construit par Bjork, Offer et Söderberg (2014, 189) permet de

22 Les mesures bibliométriques d'Offer et Söderberg offrent une approche, parmi d'autres bien entendu, de l'impact d'un auteur auprès d'une communauté académique. La méthodologie utilisée par Offer et Söderberg est présentée en détail dans leurs travaux (2016). Nous remercions le professeur Offer pour nous avoir donné accès à sa base de données, à partir de laquelle nous avons construit le graphique ci-dessous.

déflater le nombre de citations comptabilisées pour un auteur au regard de l'évolution du nombre de revues au sein de la base de données. Cet indice n'est pas parlant dans l'absolu. C'est pourquoi nous comparons les citations de Galbraith à quatre économistes récipiendaires du « Prix Nobel » avec lesquels il a entretenu des controverses. Cette approche bibliométrique comporte certaines limites. Elles proviennent de l'origine même des données. Premièrement, la base de données *JSTOR* comporte essentiellement des ressources en langue anglaise. Deuxièmement, elle ne contient pas uniquement des revues académiques. C'est par exemple le cas du magazine *Challenge*, qu'Arrow, Galbraith, Samuelson et Tobin surent utiliser comme support de diffusion de leurs thèses. Enfin, elle exclut les références à Galbraith contenues dans des ouvrages. Nonobstant ces réserves, le graphique ci-dessous permet de constater que les analyses de Galbraith ne connaissent pas qu'une influence passagère. L'effet de mode est à exclure. Offer et Söderberg (2016, 139) constatent d'ailleurs que sa trajectoire, comparée à celles d'un grand nombre de récipiendaires du Prix Nobel depuis sa création, est beaucoup plus stable dans le temps. On constate également que l'acmé de sa popularité scientifique, dont le nombre de citations sert ici de première approximation qui sera confirmée par une approche qualitative, a lieu au début des années soixante-dix, en même temps que celle de Samuelson contre lequel il construit son alternative. Ce fait conforte notre thèse selon laquelle *Le Nouvel État industriel* est la pièce centrale dans sa tentative de construction d'une alternative théorique d'ensemble.

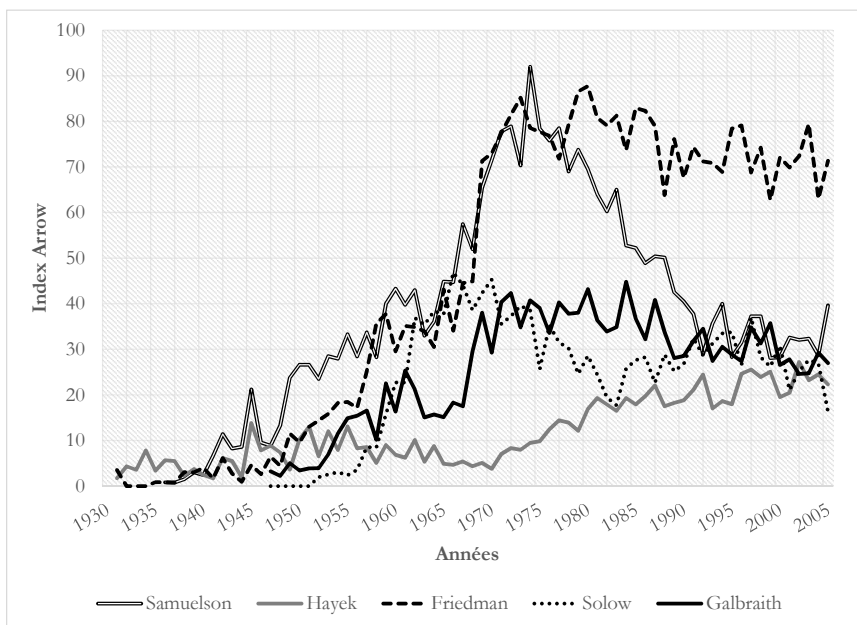


FIG. 1 – Évolution annuelle, mesurée par « l'indice Arrow », du nombre de travaux citant des écrits de Friedman, Galbraith, Hayek, Samuelson et Solow.

Source : Base de données du Professeur Avna Offer© (2012).

Lecture : En 1969, l'index Arrow de Galbraith est de 38.

Cela signifie qu'il apparaît dans 0,1273 % des articles publiés en 1969 et recensés dans la base de données *JSTOR*. Comme indiqué, ce chiffre en valeur absolue n'est guère représentatif.

CONSIDÉRATIONS MÉTHODOLOGIQUES POUR UNE HISTOIRE CONTEXTUELLE ET ANALYTIQUE

Pour saisir la nature de l'Économie intégrale de Galbraith, il est nécessaire de considérer son crédit analytique et les fractures épistémologiques sur laquelle elle est bâtie. Dans cette perspective, notre travail de recherche pourrait relever de ce que l'on nomme l'histoire

de « l'analyse économique » ou la reconstruction rationnelle. Toutefois, son œuvre ne peut se comprendre qu'en tenant compte d'une part de l'histoire matérielle et d'autre part de l'histoire intellectuelle qui président à ses travaux. Cette exigence est d'autant plus forte que, premièrement, tous les travaux théoriques du courant institutionnaliste historique américain traitent précisément des spécificités institutionnelles des cadres historiques dans lesquels s'insèrent les phénomènes économiques étudiés. Deuxièmement, la vision que fonde le projet théorique de Galbraith est nourrie par nombre d'expériences extra-académiques, à l'instar de son travail à l'*Office of Price Administration* ou de son activité de journaliste chez *Fortune*. En ce sens, notre travail relèverait de ce que l'on nomme communément l'histoire de « la pensée économique » ou la reconstruction historique. Le parti pris méthodologique de cet essai est de proposer une histoire du projet de Galbraith qui combine ces dimensions analytiques et historiques.

Dans ses premiers travaux sur la méthodologie de l'histoire de la pensée économique, Mark Blaug juge cette tâche impossible. Mais c'est uniquement parce qu'il considère ces deux approches de manière idéaltypique. Lorsque la reconstruction rationnelle conduit à présenter les idées d'économistes passés dans des termes contemporains, il est évident que, faute de la prise en compte du contexte historique pertinent, ce type d'approche conduit régulièrement à des mésinterprétations. Galbraith lui-même rappelait que « les théories dépendent toujours étroitement du lieu et de l'époque où elles ont surgi » (1987, 201-202). Nous n'utilisons donc pas pour étudier l'œuvre de Galbraith une méthode que lui-même jugeait non pertinente pour comprendre l'Économie et son histoire. Nous pensons toutefois qu'il est possible de faire dialoguer les constructions analytiques de différents auteurs, d'époques diverses, sans tomber pour autant dans un réductionnisme qui oblitère la singularité de chaque auteur. La principale distance que nous prenons avec la reconstruction rationnelle réside plutôt dans sa tendance consistant à présenter l'histoire comme « une marche incessante de progrès des erreurs passées vers les vérités présentes » (Blaug 1997). Elle peut conduire à ignorer la coexistence de paradigmes dans les sciences de l'homme et de la société. Le projet de Galbraith est précisément de proposer une alternative aux théories et modèles qu'il considère être dominants. Une approche téléologique de l'analyse économique est totalement inadaptée pour saisir son projet.

À l'opposé de la reconstruction rationnelle, Blaug explique que « les reconstructions historiques, qui impliquent de rendre compte des idées des penseurs du passé en des termes que ces penseurs et leurs disciples contemporains auraient accepté comme une description correcte de ce qu'ils entendaient dire, sont difficile à mener. Elles requièrent une lecture attentive non seulement des textes des économistes que l'on étudie mais aussi des penseurs de la génération précédente afin de comprendre le contexte au sein duquel les économistes en question écrivaient » (Blaug 2001, 151). Seul ce travail permet de montrer que l'œuvre de Galbraith est un produit singulier de l'Économie de son époque. Pour longue, complexe et exigeante que soit cette tâche, nous avons souhaité nous y astreindre. À la suite d'une polémique sur la pertinence de la distinction entre ces deux types de reconstruction, Blaug lui-même avait finalement concédé que la frontière entre les deux types de reconstruction est poreuse. Puisse ce travail montrer l'intérêt de leur complémentarité volontaire²³.

La pertinence méthodologique de ce choix se fonde sur l'usage de toute la palette de lectures que l'historien de la pensée peut mettre en œuvre (Dockès et Servet 1992). Notre travail sur la genèse du projet de Galbraith implique de trouver les ramifications à l'origine de sa pensée et donc de mener ce que l'on appelle une lecture généalogique régressive. Dans cette optique, nous avons travaillé sur l'impact des œuvres des auteurs affiliés à l'institutionnalisme historique américain dans les écrits de Galbraith. L'écueil de cette lecture est de supposer « un progrès linéaire du savoir économique » au sein du courant, dont l'œuvre de Galbraith serait ici l'aboutissement. Nous avons donc tenu compte non uniquement des emprunts mais également des différences entre les contributions originelles de l'institutionnalisme historique américain et l'œuvre de Galbraith. Cette lecture généalogique génétique permet de mettre en avant la singularité de son projet parmi la pluralité des héritiers du courant. Afin d'évaluer cette singularité, sans surestimer pour autant le caractère original de la pensée de Galbraith, nous avons complété ces deux lectures diachroniques par plusieurs formes de lectures synchroniques.

Une première catégorie de lecture synchronique consiste à comparer les écrits théoriques de Galbraith à ses autres productions intellectuelles.

23 Voir Blaug (2003a) et Signorino (2003).

Premièrement, afin de rendre compte du contexte précis de chaque étape de sa construction, nous utilisons, tout en étant conscient des biais que comportent ses sources, les indications autobiographiques laissées par l'auteur dans ses mémoires et ses interviews²⁴. Sans cela, il est impossible de comprendre l'énigme Galbraith. Car, il existe bien une énigme Galbraith. Comment cet économiste, canadien de naissance, largement critiqué par ses pairs, a-t-il pu devenir le seul américain avec Colin Powell à recevoir deux *Medals of Freedom* de la part du gouvernement américain ? Pour quelles raisons le FBI a-t-il diligenté des enquêtes sur son compte pendant que la CIA l'invitait à donner des conférences ? Pourquoi est-il devenu Président de l'*American Economic Association* au moment même où sa critique de la science économique est la plus forte ? Deuxièmement, notre travail d'archive permet de mieux saisir l'évolution de sa pensée et les enjeux qui se cachent derrière ses principaux ouvrages théoriques. Sa correspondance personnelle permet d'attester de sa volonté de construire une économie politique alternative mais aussi de prouver l'importance des relations intellectuelles qui fécondent son œuvre. Différents manuscrits non publiés nous ont renseigné sur la manière dont il a progressivement enrichi les thématiques traitées dans sa trilogie. Troisièmement, nous mettons en perspective ses travaux d'économistes avec les écrits qu'il a produits en tant qu'intellectuel public (Galbraith 1955b, 1960a, 1979a). Ses essais et les articles de presse constituent un contre-éclairage nécessaire sur ses théories en raison de la nature éminemment politique et toujours actuelle des problématiques qu'il souhaite traiter.

Une seconde catégorie de lecture synchronique nous a permis de confronter, aux deux sens du terme, les écrits de Galbraith à ceux de ses contemporains. Nous avons tout d'abord tenu compte, dans une perspective d'histoire intellectuelle, des œuvres marquantes de l'époque qui contribuent à façonner des visions du monde. Le regard porté sur les travaux d'après-guerre de Galbraith est enrichi dès lors que l'on comprend, par exemple, qu'il a lu les ouvrages de Burnham (1941), Hayek (1944), Mills (1956) et Bell (1960) interrogeant la nature de la société moderne.

24 Les autobiographies d'économistes « ont tendance à ne fournir qu'une vision partielle et à glorifier les événements importants à l'époque de leur jeunesse » (Desmarais-Tremblay 2016, 21). La biographie de Galbraith nous a été utile pour recensé les faits. Nous nous sommes en revanche efforcé de prendre nos distances avec le style romancé grâce auxquels ils sont exposés.

Nous travaillons ensuite abondamment sur les analyses des économistes qu'il mobilise pour construire son projet. Pour ne citer que des ouvrages, Veblen (1904, 1923), Berle et Means (1932), Chamberlin (1933), Keynes (1936), Schumpeter (1942), Clark (1957), March et Simon (1958), Baumol (1959), Mason (1959), Marris (1964), Berle (1969) constituent autant de lectures qui ont permis la construction de son *Économie intégrale*. Leur connaissance est nécessaire à sa compréhension. Nous nous sommes également attardés sur la réception de son œuvre, en particulier aux controverses entretenues par Galbraith et nombre de ses contemporains célèbres tels que Kenneth Boulding, Milton Friedman, Friedrich Hayek, Walter Heller, James Meade, George Stigler, Robert Solow mais aussi d'autres auteurs moins connus tels que Walter Adams, Scott Gordon, George Hildebrand, Alex Hunter et David McCord Wright.

L'étude de ces controverses revêt pour l'historien de la pensée un triple intérêt. Premièrement, dans le but de situer l'*Économie* de Galbraith dans l'histoire de la pensée, l'étude du processus conflictuel est « un révélateur, au sens photographique, de rapports de force, de positions intellectuelles ou de réseaux sociaux, qui, sans lui, resteraient difficiles à voir » (Lemieux 2007, 191). Si les controverses révèlent ces rapports existants, elles participent également, dans une perspective dynamique, de la structuration du champ disciplinaire. Du fait de cette dimension instituante, leur étude nous permet de rendre compte d'une part de l'évolution des fractures qui séparent Galbraith de certains de ses collègues et d'autre part de l'évolution des croyances relatives à ce qu'est l'*Économie*, en tant que domaine du savoir, et de ce que peut être le rôle de l'économiste, notamment dans l'espace public. Deuxièmement, les controverses suscitées par une œuvre sont un signe de son importance dans l'histoire de la discipline. Elles forgent les grands auteurs. Troisièmement, les controverses participent de la réception d'une œuvre. Elles appellent des précisions, elles apportent des éclairages, elles permettent à l'auteur de dissiper des équivoques ou de pallier des déficiences. La prise en compte de la réception de chacun des livres de la trilogie de Galbraith est pour ces raisons un enjeu majeur tant pour la dimension analytique que la dimension historique de notre reconstruction. Elle permet de mieux comprendre les tentatives d'unification et de mise en cohérence de ses schémas explicatifs que représentent chacun des

tomes de la trilogie (1952a, 1958a, 1967a) et leur extension dans *La science économique et l'intérêt général* (1973b) et *L'anatomie du pouvoir* (1983a).

Ce travail de recherche qui combine les modalités de lecture classique de l'histoire de la pensée est complété, en s'inspirant des travaux de sociologie de la production des savoirs, par une attention apportée aux réseaux institutionnels dans lesquels Galbraith est inséré. Cette prise en compte revient à expliciter la participation de Galbraith à divers groupes de recherche, qu'ils soient académiques ou non. Concernant les premiers, nous rendons compte de l'atmosphère intellectuelle des établissements que Galbraith a pu fréquenter et des réseaux dans lesquels il était inséré. Le département d'Économie de Berkeley était empreint de l'institutionnalisme historique lorsque Galbraith y poursuit ses études de troisième cycle dans les années trente. Harvard est le lieu de naissance de l'Économie industrielle et le berceau américain de la révolution keynésienne lorsque notre auteur y effectue son premier séjour. Dès que son appartenance à des communautés intellectuelles ou ses missions professionnelles ont une incidence notoire sur son projet théorique, nous en apportons le témoignage. Nous montrons par exemple comment sa thèse de la convergence des systèmes économiques des pays développés s'explique tant par ses études sur l'économie de guerre allemande menées pour le compte du gouvernement américain que par ses voyages en Union Soviétique et sa participation au Congrès pour la Liberté de la Culture dans le cadre de la « guerre froide culturelle ».

Comme notre reconstruction repose sur l'étude d'un grand nombre de documents, nous tenons à préciser et justifier dès à présent la hiérarchisation que nous avons opérée dans la logique de recherche et dont notre exposition peut ne pas nécessairement rendre compte au premier abord. Le premier principe est d'aborder, autant que faire se peut, la littérature primaire en priorité et ensuite seulement la littérature secondaire. Parmi les écrits de Galbraith, nous avons accordé une primauté d'intérêt aux écrits théoriques, dont l'essentiel est constitué de sa trilogie américaine, d'articles universitaires et de quelques autres écrits fondamentaux²⁵. Ce choix dérive directement de notre projet de recherche qui se concentre sur la genèse de l'Économie intégrale alternative que Galbraith a produite. Les documents non publiés issus

25 Galbraith (1936, 1938, 1947, 1952a, 1952b, 1955, 1962, 1973b, 1983a)

des archives sont la seconde source la plus importante, puisqu'ils permettent de comprendre le processus de production des œuvres publiées. Ses écrits plus historiques, politiques, polémiques ou personnels sont enfin considérés dans leur rapport à l'analyse économique produite dans les premiers. C'est moins leur dénier une existence autonome que de considérer l'Économie de Galbraith comme le centre névralgique de sa pensée en tant qu'intellectuel. Alors que la primauté d'intérêt accordée aux préconisations politiques de Galbraith génère un biais idéologique, notre angle d'approche est susceptible de générer un biais analytique de lecture²⁶. Mais il est précisément contrebalancé par la prise en compte de tous les écrits de Galbraith, par l'histoire intellectuelle du libéralisme américain ainsi que par l'approche par la sociologie des acteurs et des institutions. En dernière instance, la pertinence de ces choix ne repose toutefois que sur l'honnêteté intellectuelle du travail d'historien.

ORGANISATION DE L'EXPOSITION

Dans la mesure où nous rendons compte des étapes de construction de l'Économie intégrale de Galbraith, nous avons décidé d'exposer nos thèses selon une progression chronologique. Pour chacune des étapes, nous combinons les dimensions analytiques et historiques de l'histoire de la pensée économique. Afin de contextualiser notre propos, nous débutons par resituer la vie et l'œuvre de Galbraith dans le temps long d'une part de la lutte séculaire entre l'institutionnalisme historique américain et le courant néoclassique au sein de l'Économie américaine (Chapitre 1), d'autre part des développements du capitalisme américain au cours de son « siècle d'or » (Chapitre 2). Nous terminons notre exposé des prérequis à l'étude de son Économie intégrale en explicitant l'épistémologie sur laquelle elle est fondée (Chapitre 3).

Ayant présenté l'histoire longue dont hérite Galbraith ainsi que l'épistémologie qu'il met en œuvre dans ses écrits, nous resserrerons la focale sur son œuvre en commençant par sa période de formation

26 Sur ces biais en histoire de la pensée, voir Michel Rosier (1985).

intellectuelle (Chapitre 4 à 7). Il existe une controverse latente sur la nature des premiers travaux académiques de Galbraith. Kyle Bruce affirme qu'avant sa rencontre avec l'industriel Henry Dennison en 1936, « Galbraith était d'abord et avant tout un économiste néoclassique » (2000, 949). Stéphanie Laguérodié a également considéré le rôle majeur joué par Dennison dans ce qui constituerait « la conversion » de Galbraith aux idées de Keynes. Elle a cependant montré que, précédemment à ce moment de rupture, l'influence des institutionnalistes historiques avait déjà rendu Galbraith « immédiatement critique » envers la théorie que Veblen a baptisé du nom de néoclassique (Laguérodié 2007, 21). Nous soutenons à cet égard la thèse que sa formation se comprend en même temps qu'elle illustre le pluralisme académique qui caractérise l'Économie américaine de l'entre-deux-guerres (Morgan et Rutherford 1998). Sa pensée est effectivement le fruit d'un syncrétisme d'influences théoriques les plus diverses, qui transcende les clivages associés aux divers courants de pensée. Outre Berle, Clark, Means et Veblen – dont nous avons d'ores et déjà exposé l'importance – Chamberlin, Keynes, Marshall, Mason, Schumpeter et Robinson sont autant de grands noms de la discipline qui participent à structurer l'œuvre de notre auteur. La nature des travaux de Galbraith illustre une autre dimension du pluralisme de l'Économie américaine de l'entre-deux-guerres, oscillant entre des études empiriques spécialisées (1933a, 1933b, 1934), des réflexions théoriques (1936, 1938) et des articles de politiques publiques (1939a, 1941). Bien que restés largement inaperçus, Galbraith fournit dès cette époque des amendements notoires à la théorie néoclassique en ce qui concerne l'analyse de la concurrence, du pouvoir de monopole, la théorie des prix mais aussi sur les questions de la consommation, de l'analyse des préférences et du bien-être (Galbraith 1936, 1938).

À partir de 1940, Galbraith entame une carrière hors du monde académique. Nous montrons comment ses diverses expériences professionnelles ont contribué à façonner sa vision du monde (chapitre 8 à 10). Ce parcours est le lot de nombre d'économistes américains de l'époque (Fourcade 2009). Pour pallier l'inexistence d'un corps d'administrateurs civils, Galbraith fait partie de ceux qui ont été appelés à exercer des fonctions publiques et à réaliser des missions pour le compte de l'administration fédérale américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale, en particulier au sein de l'*Office of Price Administration*. Ce que nous considérons

comme sa formation extra-académique, qui complète sa formation universitaire, est importante à quatre égards au moins afin de comprendre le devenir de son projet d'Économie intégrale. Premièrement, Galbraith a pris part, et incidemment observé de l'intérieur, les transformations du rôle économique de l'État fédéral américain. Deuxièmement, sa mission à la tête de l'*Office of Price Administration* conjuguée à son travail de journaliste au sein du magazine *Fortune* lui ont fourni l'occasion de rencontrer de nombreux représentants des grandes entreprises américaines, soit des membres du groupe social qu'il baptise quelques années plus tard du nom de « technostructure ». Elles ont renforcé l'exigence de réalisme qu'il considère essentielle à l'analyse du comportement des entreprises afin de produire un schéma explicatif du fonctionnement du système économique dans son ensemble. Troisièmement, ses missions professionnelles l'ont conduit à renouveler sa conception de l'Économie comme outil de « maîtrise sociale ». Pour être utile, il se convainc que les économistes doivent parvenir à articuler *theoria* et *praxis*. Mais encore faut-il que leurs analyses soient diffusées non uniquement dans le cercle restreint du monde académique mais, au-delà, auprès des représentants politiques et de l'opinion publique. Comment faire pour rendre l'Économie audible ? L'expérience chez *Fortune* est à cet égard un évènement majeur. Galbraith acquiert un style littéraire, qui, comparé à la prose souvent aseptisée des économistes, va permettre à ses thèses ultérieures d'acquérir une audience élargie.

Les chapitres 4 à 10 (1933-1952) contiennent l'infrastructure de son œuvre dite de la maturité à laquelle les chapitre 11 à 16 (1952-1967) sont consacrés. Pour plusieurs raisons, l'année 1952 est charnière dans la trajectoire de Galbraith. Premièrement, il dispose désormais d'une stabilité institutionnelle avec un poste de professeur à Harvard. Deuxièmement, son engagement public change pour partie de nature. Il joue désormais le rôle de conseiller auprès du candidat démocrate à la présidentielle Adlai Stevenson (1952 et 1956) puis des Présidents élus John F. Kennedy (1961-1963) et Lyndon B. Johnson (1963-1969). Ce point est important eu égard à notre travail de reconstruction de son projet théorique, dans la mesure où il côtoie et débat par ce biais avec nombre de collègues économistes, au premier rang desquels Walter Heller, Paul Samuelson, Robert Solow et James Tobin. Troisièmement, alors que Galbraith suscitait des oppositions d'ordre essentiellement idéologique et politique

au cours de la période précédente, son nom étant associé à la gauche libérale la plus radicale, son œuvre alimente désormais des controverses académiques notoires. À chaque parution des livres qui composent sa trilogie, des économistes – dont des grands noms de la discipline tels Boulding, Friedman, Hayek, Meade, Solow ou Stigler – s’opposent non seulement aux conclusions théoriques et aux préconisations politiques éventuellement présentées mais également à la manière dont il pratique l’Économie. Enfin, 1952 est une année charnière dans la mesure où il publie le premier opus de sa trilogie. Cette affirmation véhicule à dessein l’idée d’une continuité structurelle entre *Le Capitalisme américain*, *L’ère de l’opulence* et *Le Nouvel État industriel*. En 1952, Galbraith ne savait pas qu’il écrirait deux autres ouvrages. C’est le privilège de l’historien que de les présenter comme les tomes d’une trilogie. Notre travail initial de recherche, qui s’est d’abord focalisé sur *Le Nouvel État industriel*, nous a cependant amené à conclure que cette caractérisation en termes de trilogie est nécessaire à la bonne compréhension du projet d’Économie intégrale de Galbraith²⁷.

Si notre exposition est structurée chronologiquement, il n’en demeure pas moins que certains chapitres requièrent des ruptures temporelles afin d’étayer nos arguments. Pour cette raison, nous tenons à proposer dès à présent au lecteur une vision synthétique, donc nécessairement incomplète pour l’heure, des rapports qu’entretiennent les trois ouvrages de sa trilogie. *Le Capitalisme américain* constitue une théorie du fonctionnement des grandes entreprises qui composent les marchés oligopolistiques, lesquels forment une part importante et croissante du système économique américain. En tant que tel, il offre une étude des relations entre les grandes organisations économiques et contribue à renouveler les théories de la concurrence et des prix à partir du concept de « pouvoir compensateur ». Si l’on peut considérer que ce premier volume renouvelle essentiellement la théorie « microéconomique » à partir des enseignements de l’économie industrielle, le second volume constitue un

27 La vision en termes de trilogie a également été présentée par Myron Sharpe (1974). Il écrivait cependant que « la tâche du *Capitalisme américain* était d’expliquer pourquoi [l’économie américaine] fonctionne » tandis que « la tâche des livres suivants était d’expliquer pourquoi elle échoue » (1974, 8). Si la tonalité de la trilogie est indiscutablement marquée par un optimisme décroissant, la présentation de Sharpe est susceptible d’être trompeuse. Les trois tomes reposent sur la volonté commune de rendre compte de la croissance économique exceptionnelle que connaissent les États-Unis après-guerre.

réexamen des théories de la consommation et de la croissance. En tant que tel, on peut dire qu'il met l'accent sur ce qu'on appelle la « macro-économie ». Mais, pour employer un terme contemporain, l'analyse macroéconomique dynamique de Galbraith est microfondée, notamment sur des schémas explicatifs déjà mis en lumière dans *Le Capitalisme américain*. Dès la parution de *L'ère de l'opulence*, il envisage la publication du *Nouvel État industriel*. Le 28 novembre 1958, il reçoit un manuscrit de Roy Harrod qui traite des thèmes abordés dans *L'ère de l'opulence* et que l'économiste anglais décrit comme un « livre admirable ». Dans sa réponse du 11 décembre, Galbraith le remercie pour son compliment et lui confie alors qu'il travaille d'ores et déjà sur un nouvel ouvrage. Son thème est « la théorie de l'organisation qu'[il] essaye de rendre générale » afin qu'elle s'applique tant « à la firme capitaliste hautement développée qu'à la firme socialiste²⁸ ». Si *Le Nouvel État industriel* n'a finalement été publié qu'en 1967, notamment en raison des activités d'ambassadeur en Inde exercées par Galbraith, une grande partie de sa conception est effective dès le début des années soixante.

Au regard de son projet d'Économie intégrale, *Le Nouvel État industriel* vise à produire cette théorie manquante des organisations économiques. L'étude des relations entre les organisations que constitue la théorie du fonctionnement des marchés oligopolistiques proposée dans *Le Capitalisme américain* est précisée par l'étude du fonctionnement interne des grandes entreprises, notamment par le recours aux théories managériales et behavioristes de l'entreprise. L'étude de la consommation, et donc de la nature de la croissance, est précisée grâce à l'étude de la manière dont les décisions sont prises au sein des organisations productives. Mais alors que la nécessité de regarder ce qui se passe à l'intérieur des entreprises aurait pu conduire Galbraith à perdre la dimension englobante de son propos, c'est le contraire qui se produit. L'étude du fonctionnement interne des grandes entreprises lui permet tout d'abord de compléter sa critique du concept équivoque de souveraineté du consommateur qui fonde la majeure partie de l'analyse économique et constitue un critère permettant de caractériser l'Économie dite « orthodoxe » (Hutt 1936) ou « mainstream » (Gambis 1975). Ensuite, cette théorie lui permet de renouer avec l'esprit de l'économie politique d'auteurs tels Smith, Marx,

28 Lettre du 11 décembre 1958 de Galbraith à Harrod. JKGPP, Series 3, Box 36.

Veblen et Schumpeter. Son analyse du fonctionnement des processus de production débouche en effet sur une analyse des classes sociales et de la distribution du pouvoir dans la société. À cet égard, *Le Nouvel État industriel* constitue, au-delà d'une analyse macroscopique du système économique américain, un modèle de la société industrielle dans son ensemble.

Les chapitres 17 à 22, enfin, ont pour mission de rendre compte de la réception de son projet pour d'une part comprendre comment Galbraith l'a approfondi et d'autre part évaluer son impact sur la discipline. L'état du champ académique en Économie au tournant des années soixante est une donnée contextuelle fondamentale pour réaliser cet objectif. À cette époque, l'Économie américaine connaît une vague de contestation interne croissante. Or Galbraith a pu apparaître comme une des figures de proue de cette contestation, notamment en raison du succès de ses œuvres auprès du grand public. Son élection à la Présidence de l'*American Economic Association* constitue à cet égard un évènement particulièrement paradoxal. Elle est l'un des témoignages suprêmes de reconnaissance de l'œuvre de Galbraith de la part de ses pairs au moment même où, en sus d'une hétérodoxie théorique et épistémologique totale, Galbraith soutient divers projets de dissidences institutionnelles. Nous pensons en particulier aux créations de l'*Association for Evolutionary Economics*, de l'*Union for Radical Political Economy* et du *Journal of Post-Keynesian Economics*. Nous considérons que la publication en 1983 de *L'anatomie du pouvoir*, lequel contient une matrice d'étude des rapports de pouvoir au sein des sociétés modernes permettant à Galbraith de regrouper ses thèses antérieures dans un récit historique unifié, parachève définitivement son projet d'Économie intégrale. Forts d'un aperçu de l'ensemble de son œuvre, nous défendons l'idée que l'interprétation du projet d'Économie intégrale de Galbraith en tant que construction d'un « paradigme » concurrent au « Paradigme de l'Économie Conventionnelle » afin d'amorcer une « révolution scientifique » est un cadre interprétatif fécond. En particulier, cela permet de rendre raison du fait que si l'Économie intégrale de Galbraith est un projet théorique abouti, il est nul et non avenu en tant que « révolution scientifique », l'Économie postérieure aux années 1980 ne portant pas en son sein la trace d'une empreinte notoire et durable de la trilogie de Galbraith, bien que son esprit demeure toutefois toujours vivace chez nombre d'économistes.

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat en sciences économiques soutenue le 17 Novembre 2020 à l'Université Lumière Lyon 2, et intitulée *L'Économie intégrale de John Kenneth Galbraith (1933-1983) : une analyse institutionnaliste historique américaine des mutations de la société industrielle*. Je remercie chaleureusement Bernard Baudry et Ludovic Frobert ainsi que Michaël Assous, Franck Bessis, Olivier Brette, Virgile Chassagnon, Béatrice Cherrier, Muriel Dal-Pont Legrand, James Galbraith, Marie-Christine Goy, Thibault Guicherd, Cyril Hédoïn, Charlotte Le Chapelain et Olivier Soualah.